

—Être à lui, et payer de ma vie cette minute de joie !

—Si je parlais, il me fuirait, disparaîtrait, et je l'aime. Eh bien ! ce qui me reste d'existence, je le sacrifie pour avoir vécu, ivre en plein rêve, durant un éclair !

Et elle en venait à se dire qu'elle avait le droit de donner ainsi sa vie pour son amour. Oui, être à Andras, sentir ce cœur de héros battre sur sa poitrine, ces lèvres dont jadis, quand il passait au galop, enfant succédant à son père mort, des milliers d'hommes attendaient le signal de victoire frémir sur ses lèvres juvéniles, et mourir ensuite, mourir en lui disant : "J'étais indigne de toi, mais je t'aimais. Tiens, frappe."

Où plutôt ne rien dire, — être aimée, se verser de l'opium ou de la digitale, et s'endormir, s'endormir avec cette vision devant la pensée, cette suprême joie, cette ivresse dernière : "J'ai été à lui, et il m'aime, il m'a aimé !..."

Quelle puissance au monde l'empêcherait de réaliser son rêve ? Elle donnait pour cela tout ce qui lui restait de jeunesse et de beauté. Ressemblait-elle à ce Michel en mentant ainsi ? Non, puisque, victime de son amour, elle se sacrifiait tout aussitôt, sans hésitation, avec joie, à l'honneur de son mari !

—Oui, ma vie à moi contre son amour à lui ! Je serai sa femme et je mourrai ! Voilà !

Elle ne disait pas qu'en sacrifiant sa vie, elle condamnait Zilah à mort. Ou plutôt, avec ces subterfuges dont l'être humain se paye lui-même elle se disait :

—Il se consolera de ma mort s'il apprend jamais qui j'étais...

Mais pourquoi l'apprendrait-il ?... Elle saurait disparaître sans bruit, comme si un hasard mauvais avait pris sa vie.

La résolution de Marsa s'arrêtait à cette pensée. Elle contractait une dette, elle la payait de son sang. C'était bien. Maintenant, peu lui importait Michel. Que ce misérable fit ce qu'il voudrait. L'espèce de supplication pleine de menaces du jeune homme : *A minuit... demain...* lui revenait, mais la laissait indifférente. Le rictus dur de sa lèvre semblait braver silencieusement Michel Menko.

Manifestation différente de sa double nature : dans l'exaltation de Marsa ivre de l'amour d'Andras voulant devenir sa femme, le sang de la Tzigane, sa mère, parlait ; le prince Tchéréteff, le russe, revivait, au contraire, dans cette bravade muette et froide.

Elle se coucha, fiévreuse encore, la tête pleine de ces combats, et ne s'endormait qu'au matin, brisée, pour s'éveiller calmée, alanguie, mais presque heureuse, comme si la résolution prise lui eût rafraîchi les veines.

Elle passa toute la journée qui suivit dans le jardin, se demandant parfois si l'apparition de Menko et son *demain* n'étaient pas une vision, un des cauchemars de cette nuit.

*Demain ?... C'était aujourd'hui.*

Si pourtant Michel Menko venait la nuit prochaine ? S'il osait ?... Un scandale, en effet, pouvait servir les plans du comte. Mais non, il ne songeait même pas au scandale. Ce qui était plus affreux, il n'espérait que de l'amour, l'amour de Marsa, voulant revivre une heure.

—Oui, oui, il viendra !... il est capable de venir !

Elle le méprisait assez pour croire, en effet, qu'il oserait, cette fois, tenir parole.

Entendue dans son *rocking-chair*, sous un chêne au tronc puissant, enserré de lierre, elle lisait ou songeait, laissant aller son corps au mouvement de la berceuse. Une ceinture russe, ruban d'argent tissé à boutons niellés, serait autour de sa taille une longue robe blanche de mousseline de l'Inde, garnie de valenciennes, avivée d'une mince cravate

rouge pareille à un filet sanglant sur la blancheur de son cou. Une trouée de soleil intense, traversant la voûte des sapins et des chênes, envoyait sur la robe blanche et la joue brune de la Tzigane comme de larges gouttes de lumière qui pleuvaient autour d'elle par plaques sur le sable d'un jaune rose de l'allée. Dans ce grand silence du jardin, coupé parfois par le sourd et lent murmure des arbres, elle se laissait baigner par l'atmosphère chaude, attiédie par les arbres, et bercée par cette mélodie lointaine des feuilles froissées qui lui rappelait la mer.

Maintenant, — et peu à peu, — elle oubliait tout à fait Michel, ne pensait qu'à la journée heureuse, au bateau suivant la Seine, aux saules gris, comme poudrés d'argent, de la rive ; à cette eau criblée de paillettes claires ; à ces braves gens du chaland qui lui criaient de loin : "Soyez heureuse ! heureuse ! heureuse !" à ces petits qui lui envoyaient, en riant, des baisers...

Un alanguissement doux enveloppait ce grand jardin criblé des rayons, où la double chaleur montait de la terre comme une haleine et tombait du ciel comme un incendie. Les gazons, les ifs taillés, les fleurs des massifs, les yucas aux feuilles métalliques s'enveloppaient de soleil, de ce soleil ardent qui semblait illuminer intérieurement les feuilles, toutes vibrantes de clarté, et donnait aux murs blancs de la villa, aperçus à travers les arbres, une aveuglante crudité de ton. Et dans le sourd murmure de cette campagne, sous cette voûte verte traversée de gouttelettes lumineuses qui étaient des insectes se poursuivant sous le soleil, des papillons blancs ou couleur de feu, de fils de la Vierge flottant dans l'air chaud. Marsa doucement s'endormait presque dans la volupté profonde de l'oubli, dans un calme heureux, dans cette sorte d'ancêtrement, de *nirvanâ* que donne l'été, sous les arbres verts.

Elle était loin du monde entier dans ce coin de verdure, avec ces sapins noirs, aux troncs moussus, le bleu de ciel aperçu par morceaux, dans la découpe des arbres, et elle s'abandonnait, comme elle eût glissé sur un lac, aux espoirs, aux rêves et aux bercements de l'enfant, dans la joie de ce beau jour profond.

La journée passa vite.

La baronne Dinati, descendant de calèche en robe de foulard, une ombrelle rouge avivant encore son joli teint de Normande appétissante, et s'étant munie pour la campagne, — simplement pour les montrer, — de petits sabots d'ébène, des sabots de plage en temps de pluie, portant son chiffre en relief, argenté sur le dessus du pied, vint faire visite à Marsa. Rapide visite. Babillage et papotage de Paris. L'article du petit Jacquemin sur le déjeuner nautique du prince Zilah avait fait fureur. Gentil tout plein, ce petit Jacquemin. Marsa le connaissait bien. Non ? Vraiment ? Comment, elle ne connaissait pas Jacquemin, de *l'Actualité* ?... Oh ! mais il fallait l'inviter au lunch du mariage ! Il en parlerait. Il parlait de tout. La princesse l'aimait beaucoup. C'est vrai, Jacquemin faisait la pluie et le beau temps chez elle. Très élégant, Jacquemin, très au courant de l'indébit, même en matière de modes.

—Tenez, c'est lui qui m'a dit qu'on portait de ces sabots-là, décidément. Ils ont failli me faire casser la tête, ces maudits sabots, lorsque je suis montée en voiture. Mais ça m'amuse. C'est nouveau. Ça attire l'attention sur le pied. "Oh ! qu'est-ce que c'est que ça ?" On regarde. Et quand on les a jolis, pas trop grands... Comprenez-vous cela, Marsa, des chiffres aux sabots ?... Ces demoiselles pourraient y mettre leurs adresses !

Elle papillottait, trempait sa gentille petite lèvre rouge, un peu duvetée dans une limonade, grignotait un gâteau, puis, lestement, remontait en voiture presque au moment où le prince Andras faisait arrêter sa voiture devant la grille. La princesse

n'avait que le temps de saluer Zilah du bout des doigts.

Son sourire gai et le geste de sa main voulaient du reste dire au prince :

—Je ne vous prends même pas une minute de votre temps. Vous avez aujourd'hui bien autre chose à faire que de vous occuper de ma petite personne !

Marsa éprouvait une joie profonde à revoir Andras. Elle se sentait si fière de l'entendre lui parler de sa belle voix douce, paternelle et passionnée ; elle se sentait adorée et protégée. Elle s'abandonnait à tant d'espoirs sans limites, elle qui n'avait devant elle peut-être que quelques jours comptés. Elle le regardait avec ses yeux clairs, se sentait heureuse près de lui, cette visite quotidienne d'Andras paraissait même à la jeune fille plus tendre que de coutume.

Il semblait à Marsa que le prince mettait plus d'affection encore et de caresses dans ses paroles, dans le moindre mot qu'il prononçait.

—J'ai eu bien raison de croire à la chimère en ce monde, disait-il, puisque tout ce que j'ai souhaité à vingt ans est réalisé aujourd'hui. Bien souvent, ma chère Marsa, quand je me sentais attristé un peu de cœur et d'âme, je me demandais si ma vie était finie. Non : je vous espérais, voilà tout. Je savais instinctivement qu'il existait une femme exquise, née pour moi, ma femme, en un mot — ma femme, comme c'est charmant, ces mots-là !... et je vous attendais.

Il lui avait pris les mains, la regardait, lui, redoutable avec une douceur infinie.

—Alors si vous ne m'aviez pas trouvée ? dit-elle.

—J'aurais continué à vivre d'ennui. Demandez à Varhély ce que je lui ai confié de ma vie.

Marsa frissonna, essayant pourtant de toujours sourire.

Tout ce que lui avait dit Yanski lui revenait encore à l'esprit. Oui, Zilah avait mis dans l'amour de Marsa le prix même, le prétexte de son existence. Lui arracher cette illusion c'était enlever d'une blessure l'appareil qui, ôté brusquement, la rendait mortelle. Décidément, la résolution prise était la meilleure. Sans rien dire, dans le noir silence d'un suicide qui serait à la fois une délivrance et un châtement, elle disparaîtrait ne laissant à Zilah que le souvenir d'une vision.

Mais alors pourquoi ne pas mourir avant d'avoir menti ? Ah ! pourquoi ? pourquoi ? A cette question éternelle, Marsa se répondait à elle-même par cet amour qu'elle avait payé de sa vie. Donnant, donnant. Un baiser et la mort. En acceptant de commettre un mensonge, elle se condamnait à ce châtement. C'était dit. Toute son énergie névrosée aboutissait à cette résolution prise.

Elle cherchait seulement à donner à cette mort l'apparence d'un accident, d'un hasard sinistre, elle ne savait quoi, ne voulant pas laisser à Andras le double souvenir d'une trahison et d'un crime. Elle verrait, elle trouverait.

Et elle écoutait le prince lui parlant de la journée de la veille, des chers bonheurs du lendemain, de tout ce qui était désormais leur existence commune. Elle l'écoutait comme si son parti de mourir n'était pas pris et comme si Zilah lui promettait là, non pas une minute, mais une éternité de joie.

Le général Vogotzine et Marsa accompagnèrent un moment, jusqu'à la gare, le prince venu à Maisons par le chemin de fer. Les chiens danois de la Tzigane, courant par les allées, revenaient sur un appel de Marsa et bondissaient après les mains d'Andras qui les caressait doucement.

—Ils connaissent déjà le maître, murmurait Vogotzine.

—J'ai vu peu de bêtes aussi douces, fit le prince.

—Aussi douces ? Cela dépend !... dit Marsa.

(A suivre.)